

***Rosmersholm* de Henrik Ibsen**

septembre 28, 2019

Henrik Ibsen (1828–1906) est un célèbre auteur de théâtre norvégien. Beaucoup le considèrent comme le père de la dramaturgie moderne. Il n'était pas catholique. Néanmoins, ses pièces expriment une grande vérité. Or saint Augustin n'affirmait-il pas que toute vérité appartient aux catholiques ? (Parce que le Christ est « le Chemin, la Vérité et la Vie »). N'est-ce pas pour cette raison que les catholiques se trouvent parfois mieux placés que les non-catholiques pour apprécier les vérités que peuvent dire ces derniers ? La grande vérité d'Ibsen c'est de montrer que, même dans la Norvège de la fin du XIXe siècle, engoncée dans l'hypocrisie qui étouffait la vie et la joie sous le poids de traditions moribondes, l'esprit humain est encore capable d'élever une protestation ; il préfère même la mort à une existence prisonnière, dépourvue de liberté et de toute signification.

En quoi consiste cette protestation ? Prenons trois pièces dans lesquelles Ibsen passe du drame de la société moderne à l'analyse psychologique des personnages. *Rosmersholm* (1886) se termine par le double suicide du héros et de sa bien-aimée ; *Solness, le constructeur* (1892) se termine par la chute du héros du haut d'une tour qu'il était suicidaire d'avoir voulu escalader ; dans *John Gabriel Borkman* (1896) le héros meurt de froid lors d'une ascension quasi-suicidaire parmi les bois d'une montagne glacée. Dans chaque cas, le héros est toujours en lutte pour la liberté de l'esprit humain, toujours en butte à un monde qui s'acharne à étouffer cet esprit. Concentrons-nous sur *Rosmersholm*, dont une adaptation, récemment mise en scène à Londres, vient de remporter un grand succès. Ibsen n'est pas mort !

La trame d'un drame a toujours besoin d'un conflit. Dans *Rosmersholm*, ce conflit oppose, d'un côté, le vieux monde de

la famille Rosmer et de son domaine : depuis 200 ans, cette lignée se distingue par ses officiers et ses pasteurs qui en étant de beaux exemples surent élever toute la région ; et de l'autre côté, on trouve un monde nouveau qui prône l'émancipation de toutes ces anciennes valeurs. Le personnage central de la pièce est le dernier rejeton de cette noble famille, John Rosmer, ancien pasteur. Mais il a perdu la foi et se trouve maintenant déchiré entre ces deux mondes. Il y a d'un côté le Dr Kroll, conservateur au cœur sec, qui tente de sauver la Norvège du libéralisme envahissant, mais dont la propre femme et les enfants versent dans ce libéralisme. On trouve de l'autre côté le rédacteur en chef du journal radical local, Mortensgaard. Ce personnage est au moins aussi désobligeant que Kroll dans ses tentatives pour attirer Rosmer de son côté. En théorie, ce nouveau monde, fait de joie et de liberté, a conquis Rosmer lui-même, grâce à l'influence de Rebekka West, jeune femme charmante, qui est sa compagne platonique depuis plusieurs années.

Le drame atteint son paroxysme lorsque Rosmer avoue à Kroll qu'il a perdu la foi et qu'il projette maintenant de soutenir publiquement les libéraux. Kroll passe alors à l'action, en employant des moyens plus ou moins équitables, voire déloyaux, pour dissuader Rosmer de faire don de sa personne et de son prestige à la pourriture du pays. Sous la pression de Kroll, Rebekka se rend compte qu'en croyant lutter pour libérer Rosmer de son milieu – noble, certes, mais étouffant – c'est en fait ce milieu de Rosmersholm qui l'a conquise. Finalement, la seule façon pour John et Rebekka d'atteindre cette liberté nouvelle tout en gardant l'ancienne noblesse, c'est de se jeter ensemble dans le moulin à eau de Rosmersholm. En d'autres termes, selon Ibsen, l'ancienne noblesse est sans joie, le nouveau conservatisme est sans cœur et la nouvelle émancipation ne vaut guère mieux. La mort reste la seule issue, la seule voie de recours encore possible aux yeux de ce couple pris au piège de ses contradictions.

Tout cela n'est-il qu'une sombre absurdité, sujet impropre pour les catholiques d'aujourd'hui ? Eh bien, non, au contraire. Ce drame présente en fait un portrait réaliste de notre monde actuel. Quand la foi se meurt, comme chez Rosmer et chez d'autres âmes qui se comptent aujourd'hui en milliards, alors le conservatisme déshonnête d'un Kroll finit par ne rien conserver ; la gauche d'un Mortensgaard est tout juste bonne à jeter l'huile de l'impiété sur l'incendie d'une société sans Dieu ; l'émancipation d'une Rebekka reste exsangue, si bien que l'instinct suicidaire du libéralisme prend le dessus. Pour avoir la vie en soi, et l'avoir en abondance (Jean X, 10), Rosmer doit d'abord recouvrer la foi de ses ancêtres ; c'est-à-dire qu'il doit, au-delà même de ses meilleurs ancêtres protestants, remonter jusqu'à ces ancêtres catholiques vraiment nobles qui firent la Norvège chrétienne. Alors que Rosmer devienne un vrai catholique, et tous les Kroll, les Mortensgaard et les Rebekka pourront voir la vraie solution, et la lumière du Christ pourra se rallumer dans toute la région.

Kyrie eleison.